Document généré le 19 avr. 2024 23:50

Liaison

Une interrogation sur la valeur de la vie

Roger Levac, *L'Hiver dans les os*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1983, 115 p.

Jacques Albert

Numéro 31, été 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/43406ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Albert, J. (1984). Compte rendu de [Une interrogation sur la valeur de la vie / Roger Levac, *L'Hiver dans les os*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1983, 115 p.] *Liaison*, (31), 61–61.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Semences : un germe équilibré

par

Daniel Marchildon

Réginald Bélair, *Semences*, avec participation artistique visuelle de Danielle Martin, Michelle Vallière, Dennis Humphrey et Roger Gins, Editions du Centre Régional de Loisirs Culturels Inc., Kapuskasing, 1984.

Semences, ce deuxième recueil d'un auteur qui publie après un silence de 11 ans (*Eclipses*, publié à compte d'auteur en 1973) perce la poésie d'ici avec une gerbe nouvelle. On y rencontre un nouvel équilibre entre une poésie plus traditionnelle et un style contemporain.

Ainsi ce texte respire une fraîcheur due en grande partie à son expression : simple sans être simpliste, bien construite sans être plastifiée. En fait, même la rime, qui se répète souvent à la fin des vers courts mais pas assez pour sombrer dans le systématique, nous *surprend*.

Et ce nouveau rapport entre deux styles que certains ont longtemps cru inconciliables, s'étend également aux messages. Le poète prône, d'une part, un grand respect pour l'aïeul : « j'ai une vieillesse à jouir/une autre maison à bâtir/mon fils a souvenir/ restons la terre est belle » (p. 11) ; et de l'autre un modernisme incarné dans la sensibilité et la sensualité à l'égard des rapports amoureux : « ta bouche me lance/des paroles belles/ tes lèvres courent sur ma peau/tes mains me défrichent/je m'étends sur ton corps/comme la nuit sur le jour » (p. 37).

Réginald Bélair, sans être cru, désigne les choses avec des mots justes ce qui confère à ses poèmes une palpabilité et une crédibilité qui font défaut à certaines poésies dites traditionalistes. Mais les images qu'il évoque débouchent sur des interprétations d'envergure sans se perdre dans des nébulosités trop abstraites que certains ont reproché aux poètes modernes.

Bref, ce n'est ni de la poésie révolutionnaire, ni de la poésie plastique, obsédée par sa simple forme. Bélair a des choses à dire et il les exprime de façon plaisante sans pour autant nier que certaines d'elles sont tristes ou mêmes écoeurantes.

C'est vraiment un texte le « fun » à lire où l'écriture se faufile avec souplesse dans un paysage d'illustrations agréables. Le recueil ne nous soulève pas jusqu'à des hauteurs philosophiques mais peut-être son ouverture à la tradition et le renouveau nous indique une voie à suivre. . . pas seulement en poésie.

Le Centre Régional des Loisirs de Kapuskasing, avec ce livre, vient de semer une bonne graine. Reste à voir s'il y aura d'autres semences.✶

Une interrogation sur la valeur de la vie

par

Jacques Albert

Roger Levac, *L'Hiver dans les os*, Sherbrooke, Editions Naaman, 1983, 115 p.

Lors du lancement de *L'hiver dans les os*, le tout premier roman de Roger Levac, Paul-François Sylvestre exprimait son impatience de lire le prochain ouvrage de cet auteur, en disant espérer qu'il s'intitule « Le Printemps dans la peau » ou l'équivalent. Très pertinente, cette remarque de Sylvestre témoigne non seulement du plaisir réel que procure la lecture de *L'Hiver dans les os*, mais encore elle évoque les mérites du discours de Levac, lorsqu'il s'interroge sur la valeur de la vie quand elle est confrontée au phénomène de la mort.

Rien d'abstrait dans le traitement de ce thème à l'intérieur de ce récit au sujet d'une vieille femme sexagénaire, Emilie, dont la mort est imminente.

Plus de place, dans son interrogation sur la validité de son existence, pour les images rassurantes ou les faux-fuyants. Aussi, évoque-t-elle cette « peur de la vie » (25) qu'a été son existence, ce « certain détachement à l'égard du véritable enjeu » (31) qui a été à la base des rapports qu'elle a établis avec autrui. Progressivement, elle est amenée à considérer comme futile le sacrifice d'une vie au profit d'impératifs extérieurs à l'individu : le bien des enfants, la satisfaction du mâle en rut, le maintien de l'ordre secret de l'univers, et, comme puérile, que cela lui tienne lieu d'éternité. Enfin, elle constate avec effarement que ses enfants aussi empruntent des voies d'évitement qui, même si elles sont diamétralement opposées, constituent autant de cages qui les isolent d'eux-mêmes et des autres, bref, de la vie !

Plus de place, non plus, pour ce genre de complaisance maladive qui entoure souvent l'évocation de la mort. Si une question d'Yves Bonnefoy, mise en exergue au roman, sur cette « mort qui ne va rien guérir » domine *L'Hiver dans les os*, tout le roman se définit, d'abord et avant tout, comme une affirmation soutenue de la vie, « concrétisée dans la pureté de son mensonge ou de son désir, transitoire comme le cirque parce que tenant à un fil, exactement comme la vie, et jouant sans cesse avec la mort » (109). Malgré toute une vie de soumission aux côtés d'un homme qui l'avait amenée « à considérer la vie dans sa grisaille » (57), Emilie, envers et contre tout bon sens, s'offrira une fugue (est-ce un rêve ?) de l'hôpital, ce monde de cages peuplées de corps bafoués qu'elle devra réintégrer (est-ce la réalité ?) au terme de sa maladie. Entreprise dérisoire peut-être, mais le jeune ami d'Emilie, Duranceau, précise l'importance de l'enjeu que représentent certaines gageures : « J'étais fait pour chanter ma petite note discordante dans la symphonie de ce vaste monde, et je n'y manquerai pas au risque de passer à côté de la vie ». (92) Et vivement ce « printemps dans la peau » qu'annonce cette initiative heureuse qu'est *L'Hiver dans les os*.

Initiative heureuse marquée toutefois par une prolifération de procédés de caractérisation que justifie mal l'économie du texte. On remarque également une réduction du rôle de certains personnages, dont l'intégrité semble avoir été sacrifiée au profit d'un souci d'illustration voisin de certaines velléités pédagogiques.

Néanmoins, le lecteur sera agréablement fasciné par ce personnage monumental qu'est Emilie-la-mort, Emilie, la vie !✶

Jacques Albert est candidat au doctorat en lettres à l'Université d'Ottawa.